

Campagne de 1799, en Suisse et en Allemagne : d'après l'archiduc Charles, les généraux Masséna, Jomini, etc. [suite]

Autor(en): **M.N.N.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **1 (1856)**

Heft 3

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-328095>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

armée. Sans doute une semblable organisation rencontrera bien des obstacles, mais nous n'en voyons aucun qui soit insurmontable.

Supposons qu'un enfant bien constitué commence à exercer dès sa douzième année et soit tenu à cela jusqu'à l'âge de seize ans, il est positif que l'école du soldat peut lui être enseignée à fond durant ces quatre ans ; qu'il apprendra, en jouant, les éléments de l'école de peloton et du service de l'infanterie légère, et que, de cette manière, il arrive convenablement préparé pour recevoir sa première instruction. Mais, pour donner de la vie à ces exercices, les enfants des villages voisins devraient se réunir, en automne, deux ou trois fois, pour manœuvrer ensemble ; cela exciterait l'émulation et donnerait du goût à la chose ; les soldats assisteraient avec plaisir au maniement d'armes de la jeunesse ; les vieillards se rappelleraient les temps passés ; le tout se transformerait en une magnifique fête populaire, qui aurait bien plus de charme que ces comédies ridicules et peu nationales qui se jouent dans quelques-unes de nos campagnes.

L'Etat livrerait quelques munitions, car il faut quelques détonations bruyantes pour l'entrain de la fête, et les jeunes soldats s'habitueraient ainsi au feu.

La surveillance nécessaire doit naturellement présider à cette organisation, et peut être établie sans frais au moyen d'un officier en qualité d'inspecteur de district, et de trois ou quatre jeunes officiers en qualité de sous-inspecteurs, qui relèveraient de la direction militaire du canton ; il va sans dire qu'il ne peut être question de solde pour de pareilles fonctions.

Toutes ces idées, énoncées ici brièvement, auraient besoin d'explication ; toutefois, ce qui est bien certain, c'est que nous avons dans les écoles primaires un moyen d'exercer aux armes notre jeunesse, et que ce moyen, convenablement apprécié et mis en usage peut être d'une valeur considérable pour notre organisation militaire. En tout cas, le dernier mot n'a pas encore été dit ; il serait intéressant que de temps à autre des officiers voulussent bien transmettre à la *Gazette militaire* leurs observations sur cette question, ainsi que sur l'organisation des cadets dans leurs cantons respectifs. *(Schw. Milit.-Zeit.)*

CAMPAGNE DE 1799, EN SUISSE ET EN ALLEMAGNE,

D'APRÈS L'ARCHIDUC CHARLES, LES GÉNÉRAUX MASSÉNA, JOMINI, ETC.

(Suite.)

Masséna quitta Luciensteig le 7 au matin, avec la brigade Lorges, pour se porter sur Maienfeld et ensuite sur la Lanquart. En même temps, Chabran et Ménard se mirent en mouvement pour passer le

Rhin, le premier au gué, au-dessus de Maienfeld, et le second au pont des péages, aussitôt que le général en chef s'en serait emparé. Masséna, qui était loin de s'attendre à trouver les postes sans défense, prit immédiatement possession de Maienfeld et de Malans, et la colonne de Ménard ayant franchi le Rhin au Zollbruck, les deux brigades effectuèrent leur jonction sans autre obstacle, sur la Lanquart.

Pendant que Masséna faisait ses préparatifs pour forcer l'ennemi derrière cette rivière, un aide-de-camp d'Oudinot apporta la nouvelle que son général était aux prises avec Hotzé. Masséna envoya à son secours le général Lorges avec une demi-brigade, et se posta lui-même sur le Zollbruck pour en déloger Auffenberg. Mais l'ennemi n'essaya pas de lui disputer cette position; il se retira en bon ordre sur Zizers, où il parut vouloir s'établir, la droite aux montagnes de Gavadura et la gauche au Rhin. Masséna n'eut pas encore la satisfaction de lui voir accepter le combat dans cette nouvelle position. A l'approche des Français, les colonnes autrichiennes se replièrent sur Malans, et de là sur les hauteurs en avant de Coire, où elles se montrèrent enfin disposées à tenir ferme.

Fatigué de cette longue poursuite et voulant frapper le grand coup, Masséna eut bientôt fait ses préparatifs. Il détacha sur sa gauche les compagnies d'élite pour gagner, par les montagnes, la vallée de la Plessur, où le général autrichien avait pris la route de Davos qui mène au Tyrol, et, lorsqu'il jugea que cette colonne était parvenue à sa destination, il fit serrer en masse les bataillons de la 37^e et de la 103^e, et s'élança à leur tête. En même temps, le 7^e hussards exécuta sur la droite une charge vigoureuse. L'ennemi, rompu sur tous les points, essaya de s'échapper par la vallée de la Plessur; mais la colonne de flanqueurs, maîtresse de Maladers et du sentier qui mène à l'Albula, lui opposa ses baïonnettes. Le chef de brigade Lacroix, ayant fait, de sa main, le général Auffenberg prisonnier, les impériaux, privés de leur commandant, furent contraints de mettre bas les armes. Trois mille prisonniers, seize pièces de canon, trois drapeaux, tous les équipages d'artillerie tombèrent au pouvoir des Français, ainsi que les magasins de Coire, contenant des approvisionnements considérables de munitions, de fourrages et de farines, celles-ci avariées malheureusement. Huit compagnies seulement parvinrent à se sauver par bandes dans la vallée de Domleschg, d'où elles traversèrent l'Albula pour gagner les gorges de l'Engadine.

Auffenberg, après l'occupation des ponts de Reichenau et du col de Ste-Lucie, aurait dû sentir le péril qui le menaçait; au lieu de se poster derrière la Lanquart, il aurait dû se retirer en toute hâte sur l'Albula, même en sacrifiant son artillerie, pour joindre Loudon dans l'Enga-

dine ; ainsi, il n'aurait pas perdu du monde inutilement, il aurait couvert une des principales entrées du Tyrol ; enfin, il se rapprochait d'un pays d'où il pouvait tirer des renforts.

Dans la position où il se trouvait, Auffenberg ne pouvait entreprendre un mouvement offensif que dans l'une ou l'autre des deux directions suivantes :

1^o *Vers le col de Lucie* ; dans ce cas, il s'éloignait de Coire, et laissait à découvert l'entrée de l'Engadine, sans espoir de succès, ni de se trouver une autre communication.

2^o *Vers Reichenau* ; dans ce cas, il restait plus à portée de sa ligne de retraite ; mais, pour peu que le combat ne se décidât pas promptement et que Masséna s'avancât de Maienfeld, il était pris entre deux feux et n'avait plus le temps de filer par Coire dans les montagnes ; s'il parvenait au contraire à repousser les Français de Reichenau, mais que Masséna enlevât Coire, l'entrée de l'Engadine lui était close, puisque Masséna, maître de la plus courte ligne de communication, le prévenait par Lenz et Davos.

S'arrêter dans une situation pareille est toujours périlleux, même dans un pays ouvert où l'on a plusieurs lignes de retraite à sa disposition ; mais dans les montagnes on s'expose à une défaite presque certaine. L'ennemi se jette sur le côté le plus faible de la position, l'enfonce sur un seul point et gagne sur-le-champ la ligne de retraite des troupes qui l'attendent de pied ferme. Dans un cas pareil, il faut manœuvrer à la rencontre de l'ennemi ou se retirer sans hésiter.

Entammé sur ses deux flancs par des forces supérieures, n'ayant pour ligne de retraite que les sentiers montueux de Lenz et de Davos, pourquoi Auffenberg s'opiniâtrait-il à tenir ? Il crut devoir attendre l'ennemi pour sauver l'honneur des armes par un combat dont l'issue n'était que trop facile à prévoir.

Au reste, la ligne des Autrichiens jusqu'au lac de Constance avait non-seulement les inconvénients d'un cordon qui pouvait être coupé sur tel point que l'ennemi attaquerait en forces supérieures, mais elle était encore exposée à tous les dangers d'une position resserrée par des barrières infranchissables. La retraite des Autrichiens ne pouvait avoir lieu que par quelques issues qui se trouvaient sur la même ligne que leurs postes et par où toutes les troupes devaient nécessairement défilier, parce que c'étaient les seuls débouchés qui menassent à travers les montagnes. Dès que l'ennemi perce une telle ligne et gagne les débouchés, tous les détachements dispersés sur le cordon sont réduits à poser les armes ou à chercher leur salut par des chemins impraticables, la plupart tombent alors entre les mains des vainqueurs, qui pour-

suivent leurs succès dans des directions déterminées. — Mais, revenons aux opérations de la campagne.

LOUDON MARCHÉ SUR FELDKIRCH.

Oudinot partit le 7 de Schan et se dirigea sur Feldkirch avec le 14^e léger, quatre compagnies d'élite de la 24^e, deux escadrons de dragons et trois pièces d'artillerie légère. Déjà il avait dépassé Bendenen et gravi les premières pentes du Schellenberg qui domine Feldkirch, lorsqu'il rencontra l'ennemi.

Informé du mouvement des Français, Hotzé avait voulu rassembler dans le camp de Feldkirch ses troupes éparpillées, afin de chasser Oudinot du Schellenberg et de rétablir ses communications avec les Grisons, mais il ne put réunir que seize compagnies et deux escadrons, qu'il partagea en quatre colonnes.

L'une devait se porter du moulin de Neudeln sur Mauern, la 2^e, par Egelsée, sur Hueb, la 3^e se faire jour sur Bendenen, en traversant la crête de Schellenberg, la 4^e, toute de cavalerie, devait marcher sur Näfels et Rügell; quatre compagnies et un escadron prirent poste sur la grande route, en avant de Neudeln.

Les forces, des deux côtés, étaient presque égales, aussi les chances du combat furent-elles balancées. Les Français avaient épuisé leurs munitions et il ne leur restait plus que des baïonnettes, lorsque, à la chute du jour, l'intervention des troupes envoyées avec Lorges décida l'affaire. Oudinot se met à la tête de sa cavalerie, se fait appuyer par un bataillon et culbute la colonne qui occupait Neudeln. De son côté, Lorges se dirige, par les prairies de l'Esch, sur les derrières des Autrichiens, qui disputaient le Schellenberg. Sur la route, la poursuite fut si vive que les chasseurs entrèrent dans la première ligne du camp, pêle-mêle avec l'ennemi. Le combat se prolongea fort avant dans la nuit, et, avec quelques bataillons de plus, Oudinot eût probablement emporté ce jour-là la position de Feldkirch, car les Autrichiens eurent beaucoup de peine à la contenir au-delà du moulin de Neudeln. Des quatre colonnes sorties du camp autrichien, il ne rentra presque personne; plus de 800 hommes restèrent sur place; 1,000 prisonniers, avec quatre pièces, tombèrent au pouvoir des Français.

La prise de Coire et du corps d'Auffenberg produisit une vive sensation dans le Tyrol, où Bellegarde ne s'attendait pas à des hostilités si prochaines. Il se hâta de rassembler ses troupes disséminées dans la province. Six bataillons furent dirigés sur le Montaffene, à l'appui du corps de Hotzé; six autres gagnèrent Botzen, dans la vallée de l'Adige, et les réserves marchèrent de Ruttemberg sur Lienz, pour agir suivant les circonstances. Loudon, qui commandait dans les En-

gadines, reçut l'ordre de concentrer ses troupes dans la basse Engadine ; il plaça trois bataillons et un escadron à Nauders, cinq bataillons et un escadron à Taufers et à Ste-Marie, et se dirigea sur Zernetz avec quatre bataillons ; il y rallia les débris d'Auffenberg, à qui il confia, pour couvrir sa droite, le Fluella et Scaletta, ainsi que les sentiers conduisant de l'Engadine dans la vallée de la Lanquart. Un bataillon alla s'établir à Bormio ; un autre garda le col de Tschirfs, qui commande la communication entre Ste-Marie et la vallée de l'Inn. Tous ces mouvements étaient exécutés le 11 mars, sauf celui des troupes de la haute Engadine, encore en marche.

OPÉRATIONS DE LECOUBE.

Pendant que la gauche et le centre de l'armée d'Helvétie ouvraient la campagne avec tant d'éclat, le général Lecourbe s'avancait vers l'Engadine à la tête de l'aile droite. Les trois demi-brigades se mirent en marche, le 6 mars, à 4 heures du matin, de Rogoredo sur le Bernardin, au pied duquel ses éclaireurs arrivèrent le même soir. Le gros de la division passa la nuit à Misocco et à Souza, et, le lendemain, le Bernardin fut franchi par une tourmente affreuse. Une neige abondante, fouettée par un vent impétueux, ne laissait aucune trace de chemins, et le froid était si violent que les guides mêmes, quoique habitués à l'âpreté du climat, faillirent perdre la vie ; plusieurs soldats tombèrent morts pour s'être arrêtés un instant. Enfin, après 12 heures d'incroyables fatigues, on atteignit les débouchés de la vallée du Rhin. Une nuée de paysans, soutenus par quelques compagnies autrichiennes, voulurent tenir au bas de la montagne, Lecourbe fit battre la charge et le terrain fut promptement balayé.

La brigade Mainoni prit position à Hinter-Rhein, celle de Daumas s'arrêta à Nuffenen, et les éclaireurs poussèrent jusqu'au Splügen où l'on croyait l'ennemi retranché et pourvu d'artillerie. Dans la prévision d'un combat sur ce point, Dessolles avait fait marcher, de Chiavenna, par le val St-Giaccomo, un bataillon sur le Splügen ; mais cette précaution fut inutile ; un léger engagement en avait déjà rendu maître Lecourbe, qui renvoya le bataillon à Dessolles et transféra son quartier général à Andeer, le 8. L'avant-garde bivouaqua sur le chemin de Tiffenkast.

La neige amoncelée força la division Lecourbe à rester dans sa position ; les vivres ne pouvant arriver, il fallut s'en procurer dans le pays, ce qui prit du temps et permit à Loudon de se reconnaître. La division Lecourbe perdit la journée du 9 mars ; mais les convois de subsistances étant arrivés, elle se remit en marche le 10, en deux colonnes : la 1^{re}, de trois bataillons, aux ordres de Mainoni, se porta sur

Sylva-Plana, à travers les monts Septimer et Juliers, poussant un parti sur Casaccio, afin de mettre l'ennemi entre deux feux ; la 2^e, de pareille force, conduite par Lecourbe lui-même, s'avança par Lenz et l'Albula, culbuta les postes établis à Bergun et descendit en Engadine, sur Ponte, où son avant-garde arriva le 11 au soir.

La première colonne surprit, à Sylva-Plana, un bataillon autrichien qui, de Brégaglia, allait rejoindre Loudon, et le rejeta sur Casaccio, après lui avoir pris 200 prisonniers et deux petites pièces de canon. Le reste se fit jour par les montagnes dans la vallée de l'Adda, mais pour tomber dans les mains du général Lecchi, arrivé le 12 à Tirano, avec deux bataillons de la brigade Dessolles.

(La suite au prochain numéro.)

RÈGLEMENTS D'EXERCICES POUR L'INFANTERIE.

Nous ne croyons pas devoir continuer la publication de la réfutation de la pétition vaudoise que nous avons commencée dans notre dernier numéro, par ce motif que, dès lors, la commission chargée d'examiner les plaintes contre les nouveaux règlements s'est réunie à Berne et est actuellement nantie de la question. Du reste, cette réfutation n'eût rien appris de bien neuf ; elle combattait en tous points l'opinion de la section vaudoise et maintenait les nouveaux règlements dans leur entier. La meilleure réfutation de cette réfutation gît dans les travaux de la commission actuellement rassemblée à Berne. Celle-ci n'a pas jugé les nouveaux règlements aussi parfaits qu'on les représentait et y a apporté, nous dit-on, des modifications marquantes. Au point de vue purement tactique, elle s'est même prononcée en grande majorité en faveur des anciens règlements ; mais, par des circonstances secondaires, elle se contente de modifier les nouveaux règlements. Il semble cependant que si chacun se place dans l'exercice rationnel de ses attributions, la question se présente d'une manière fort simple. La commission militaire a un préavis *militaire* à donner sur ces règlements ; elle les trouve, en somme, défectueux et inférieurs aux anciens ; c'est maintenant à l'autorité politique à peser ce jugement et à voir si les autres considérations qu'on fait valoir contre lui doivent le balancer. Dans plusieurs cantons, on se plaint des nouveaux règlements, mais on n'aimerait pas revenir aux anciens, parce qu'on a déjà fait, pendant deux ans, l'instruction des recrues d'après les nouveaux ; mais cela ne peut être une raison valable ; car, d'un côté, on savait que ces règlements étaient à l'essai, donc on devait, comme dans le canton de Vaud, entr'autres, enseigner aux recrues les deux règlements dans leurs points les plus différents (le port